

CHAPITRE 1

Gracieuse et légère comme le souffle du printemps, une hirondelle fendit l'air. Pépianant avec malice comme pour tenter d'attirer mon attention, elle se mit à virevolter joyeusement devant ma fenêtre entrouverte. Distract dans mes révisions par ce numéro de séduction inattendu, je m'arrachai à mon bureau avec plaisir. Voilà bien deux heures que je m'évertuais en effet à réciter sans relâche maladies, symptômes et traitements comme, plus petit, l'on égrène la liste des départements, préfectures et sous-préfectures de France. J'estimai donc pouvoir m'octroyer un petit moment de répit. Après tout, j'étais dans les temps. À raison de huit heures par jour et ce pendant six jours – tel était mon savant calcul – je devais être en mesure de rattraper le temps perdu, de clore mes révisions et de réussir mon examen de médecine.

Je me levai et m'appuyai contre la rambarde de mon dérisoire balconnet. Où était donc passée la belle demoiselle ? Je sifflotai maladroitement, sans doute suffisamment faux d'ailleurs pour qu'elle ne me confonde avec un de ses prétendants, et me penchai un peu, espérant follement qu'elle revienne et me réponde. Elle n'en fit évidemment rien. La belle s'était enfuie, mettant aussitôt fin à ma rêverie naissante.

La ville au-dessous se réveillait sous un ciel resplendissant. Galurin sur la tête et besace en bandoulière, les premiers travailleurs arpenaient les trottoirs tandis que rivalisaient sur la

chaussée notre bon vieux laitier sur son attelage de fortune et les dernières De Dion Bouton qui n'entendaient pas s'en laisser compter avec leurs dix chevaux sous le capot. Paris se modernisait, et en ce mardi 2 juin 1925, s'apprêtait à perdre son innocence une nouvelle fois pour régner en maîtresse incontestée sur ses fidèles sujets jusqu'à la nuit tombée. Une nouvelle journée commençait.

Les cris de mon plus jeune frère s'élevèrent soudain à l'intérieur et eurent tôt fait de me ramener à ma triste réalité du moment : mes révisions. Les hurlements fusaient en tous sens de l'autre côté de la porte. Une fois de plus, Pierrot ne voulait pas prendre son bain et le faisait savoir à toute la maisonnée. J'imaginai Charlotte, notre gouvernante, au désespoir devant l'insupportable petit garçon capricieux que pouvait devenir mon cadet de seize ans. Il me fallut me rendre à l'évidence : repasser mes leçons ici allait vite s'avérer très compliqué. Je devais me mettre en quête d'un endroit où je ne serais pas constamment dérangé. Je visualisai dans ma tête les différents lieux où je pourrais accomplir ma fastidieuse tâche. Peu m'importait en fait, du moment que ce fût hors de ces murs. Désserter, fuir : l'ultime recours. Je croisai alors mon reflet dans le miroir et m'approchai de l'infâme vision. Ce n'était guère brillant. Ma récente hibernation forcée m'avait rendu ours. Impossible de sortir avec une barbe pareille. Je ne ressemblais à rien. Pas assez pour une belle barbe, trop peu pour ne pas manquer de paraître sale. Je me précipitai dans la salle de bains mettre fin à mon dilemme : j'enlevai tout. Ayant retrouvé un visage virginal, je fis un saut dans ma chambre pour rassembler quelques affaires et sortis discrètement, laissant derrière moi la maisonnée se réveiller dans le brouhaha des tasses et les cris.

Nous habitons Place du Panthéon « côté Sorbonne » comme se plaisait à le préciser mon grand-père avec un brin de snobisme. Ce n'était pas rien. Nous faisons partie d'une famille de notables, c'était donc notre résidence de droit. Aucun de ses membres n'avait pourtant réussi à se faire inhumer au Panthéon. Nous n'étions pas encore parvenus à ce stade de reconnaissance.

Laissant la Place des Grands Hommes derrière moi, le nez au vent, je dirigeai mes pas sans grande originalité vers le Jardin du Luxembourg. Muser dans ce havre de verdure dont je connaissais jusqu'au moindre bosquet restait une de mes distractions favorites. Comme souvent, je ne pouvais m'empêcher de penser à mon grand-père. Mon cher et bien-aimé grand-père ! Un monde à lui tout seul. Le grand-père que tous les enfants rêveraient d'avoir, non une de ces images d'Epinal qui l'aurait apparenté à un gentil vieillard à la barbe fleurie. Non, un homme profondément bon. Rien de plus, rien de moins. Je lui vouais un véritable culte. Jamais je ne connus homme plus doux mais aussi plus érudit que lui – pas même mon père. C'était un sage, un puits de science, et sa culture me semblait infinie. Cependant s'appliquait-il à ne pas le montrer, sauf peut-être lorsqu'il s'agissait de Paris. Il devenait alors intarissable.

Juché sur ses genoux, le bout de chou haut comme trois pommes que j'avais été, avait religieusement écouté, les yeux souvent écarquillés, et bu les paroles du vieux conteur des heures durant. De mon trône improvisé, mes yeux d'enfant avaient rêvé et recréé mille fois le sud du jardin croulant sous la vigne luxuriante au temps des Capétiens. Un petit vignoble sur ce vallon ! Qui l'eût cru ? Certainement pas un petit titi parisien qui n'avait connu autre jardin que l'Eden de Marie de Médicis.

Moi, j'avais eu les yeux de mon grand-père pour recréer ces mondes perdus, et c'était par le truchement de son regard que j'avais un après-midi découvert stupéfait que l'édification du Luxembourg tel que nous le connaissions ne s'était pas faite sous les cieux bienveillants que ma nature généreuse s'était plu à lui prêter. Nous avons remonté ensemble le temps jusqu'au XI^e siècle, époque où Robert le Pieux avait voulu épouser sa chère et tendre Berthe, sa cousine au quatrième degré. Une belle histoire d'amour qui avait fait frémir en son temps tous les prélats de Rome ! Faisant fi des foudres pontificales devant cette union consanguine, Robert et Berthe s'étaient mariés, provoquant l'ire du pape Grégoire V. Ainsi bafoué, ce dernier les avait excom-

muniés et avait jeté l'interdit sur le royaume sans plus attendre. Si l'amour avait triomphé, le ciel s'était brusquement assombri sur Paris. Aspirant pour l'heure à une vie plus paisible, loin des lamentations de ses proches, des affres et des cancans d'une cour omniprésente, et après moult recherches pour vivre leur amour, le souverain avait jeté son dévolu sur le Val Vert et s'y était fait construire un délicieux petit pavillon qui devait passer à la postérité sous le nom de Château Vauvert.

Malheureusement, son nouveau propriétaire n'avait pu en goûter les plaisirs à loisir, Dieu le rappelant promptement à ses côtés. Le Château voué à l'abandon, le bruit n'avait pas tardé à courir que le diable y avait élu domicile. Il n'en avait pas fallu plus pour faire désertier les derniers curieux. Un lieu maléfique, pensez-vous, qui aurait encore osé s'y aventurer ? Le temps avait fait naturellement son œuvre sur la bâtisse de l'excommunié. Tombant en ruines, celle-ci s'était métamorphosée en vraie cour des miracles. J'avais sans peine imaginé ce nouveau repaire de brigands et de mendiants de haillons vêtus... et ce quand mon grand-père n'en avait pas profité pour convoquer sorcières et autres créatures maléfiques au tableau ! J'avais entendu alors leurs cris bestiaux résonner dans mes oreilles, leurs hurlements pourfendre le silence de la nuit et terroriser la poignée d'habitants avoisinants dont j'imaginai sans peine les visages défigurés par la peur. J'en avais souvent même tremblé à mon tour. Voilà donc le genre d'histoires que m'avait racontées mon cher aïeul. L'ignorance est le fléau de l'humanité, me répétait-il à l'en-
vi. Dis-toi que si ces gens avaient eu un minimum de jugeote et d'esprit critique, ils n'auraient jamais porté crédit à ce genre de balivernes. Aller au diable Vauvert ! Comme si le diable n'avait rien de mieux à faire que de s'installer au beau milieu d'un verger pour semer la panique autour de lui. Ridicule...

En attendant, naïf et crédule à souhait, j'avais été bon public. Je n'avais pas marché, mais couru. Ma mère n'avait guère vu d'un bon œil que l'on me racontât par le menu les heures sombres et glauques de Paris. Ayant certainement craint pour la sérénité de mes nuits, elle avait insisté pour que l'intarissable conteur

changeât de sujet. Mon grand-père avait rendu à regret les armes devant sa bru et s'était résolu à attendre que j'eusse atteint un âge plus « avancé », c'est-à-dire celui auquel je ne serai plus susceptible de mouiller mes draps à la moindre frayeur nocturne.

Quand j'eus atteint mes onze ans, mon grand-père décida qu'il était temps de troquer les haillons contre les robes de bure et se décida à me raconter la suite de l'histoire : la fameuse « ruse des moines ». Ne jamais faire confiance à une soutane, fiston ! Des bonimenteurs, ces hommes d'église ! Combien de fois devais-je l'entendre ? Je l'ignore, mais l'idée fit si bien son chemin dans mon esprit que je me refuserai plus tard à faire ma communion au grand dam de ma chère et tendre mère.

Quoi qu'il en soit, pour en revenir à la grande Histoire, les pères chartreux qui résidaient à Gentilly eurent vent – on ne sait pas trop comment – des ragots qui entouraient Vauvert. Sournois et malins comme ils l'étaient, ils n'avaient pas tardé à voir l'avantage qu'ils pouvaient tirer de ces histoires de malédictions. S'emparer des lieux était devenu leur but ultime. Rusés comme des renards, ils manipulèrent tant et si bien les esprits des gens du coin qu'ils instaurèrent une peur sans précédent. Une légion d'esprits diaboliques peupla ainsi le château à leur commandement, finissant de semer la terreur. On entendit même, paraît-il, des portes claquer dans la vieille demeure. Saint Louis, pieux s'il en est, ne fit guère preuve de témérité en cette occasion. Crédule, il consentit à céder Vauvert aux chartreux si ceux-ci parvenaient à exorciser avec succès le lieu. Inutile de dire que les moines menèrent rondement l'affaire : ils investirent les lieux le 21 novembre 1258 et s'y enfermèrent trois jours durant. Dieu seul sait s'ils prièrent ou non, (après tout, n'avaient-ils pas eu beaucoup de péchés sur la conscience à se faire pardonner ?) ou s'ils attendirent patiemment le troisième jour, mais leur petit numéro eut l'effet désiré : tous les esprits malins disparurent comme par enchantement. Devenus du jour au lendemain les heureux propriétaires de Vauvert, ils entamèrent une vague de grands travaux : une église, deux cloîtres, ainsi que de multiples dépendances. À la veille de la Révolution, nos charmants et insi-

gnifiants petits moines d'alors étaient devenus plus opulents que Crésus et possédaient un des plus riches couvents de la capitale ! Ils s'étaient même dotés d'un moulin à vent, de vergers, de pépinières, de jardins et bien sûr d'un vignoble pour le vin de messe bien entendu. Ils avaient bien œuvré ces petits profiteurs en robe de bure !

Le Luxembourg fut toujours un objet de caprices et de convoitises. L'Italienne fit plus tard une entrée en scène des plus remarquées. Lasse des mondanités de la cour alors installée au Louvre, et un rien nostalgique, Marie de Médicis imagina recréer à Vauvert un palais de style florentin et des jardins inspirés de ceux de Boboli. Acquérir le terrain ne fut pas une sinécure. Outre les chartreux, elle dut batailler sans relâche avec le duc François de Luxembourg qui devait finalement laisser son nom à l'actuel jardin. La lutte fut âpre et longue, mais Marie tint bon et réalisa son rêve, laissant le jardin aux bons soins de Beyceau de la Bareauderie. N'oublions pas que « ce que femme veut, Dieu le veut ». Pourtant, tous ses efforts furent réduits en poussière par les travaux d'Hausmann. Heureusement pour elle, elle ne fut pas là pour voir l'étendue des dégâts qu'allait provoquer le grand architecte. Le jardin fut raboté, perdit sa pépinière et son jardin botanique. Amputé de ses attributs, il ne perdit pourtant jamais son âme. Les statues de Chalgrin veillaient.

Mon grand-père se plaisait à répéter à qui voulait l'entendre que le Luxembourg était une affaire de femmes et que rien ne lui arriverait plus tant qu'elles seraient là. Il avait une vision très romanesque du lieu, oubliant délibérément que le Luxembourg avait aussi fait office de prison pendant les heures sombres de la Révolution. Mais peut-être avait-il raison ? Mieux valait conserver de celui-ci son image idyllique.